puis écrit d'excellentes pages de synthèse sur son cher Grégoire de Tours, l'architecture de son œuvre et sa conception de l'hagiographie. On relèvera aussi les lignes consacrées par l'éditeur scientifique de l'ouvrage, A. WAGNER, ainsi qu'E. BOKOZY et M. GAILLARD, aux diverses formes de sainteté au VII^e siècle ; ici comme ailleurs, les textes sont accompagnés, après une brève introduction, d'un rapide « commentaire composé » ou d'une suggestion de plan, ce qui aidera les étudiants à se familiariser avec leur apparente étrangeté à nos yeux et, pourquoi pas, à en goûter la saveur.

S'il est malheureusement déparé par quelques coquilles, ce livre, qui semble au recenseur être le premier et le seul de ce genre en français (ce qui n'est pas le cas à l'étranger, notamment dans le domaine anglo-saxon ; serait-ce le regrettable effet d'un laïcisme mal compris aux prolongements indus ?), rendra assurément de grand service à tous ceux, historiens et/ou latinistes, qui veulent ou doivent s'initier à un domaine aussi méconnu que foisonnant, et où bien des découvertes restent à faire — si l'on sait le latin, ou du moins du latin, redisons-le *in fine* !

Vincent ZARINI.

Archéologie. Histoire de l'art.

Susan WOODFORD, *Images of myths in classical Antiquity* : Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 305 pages, 231 figures.

Le biais adopté par S. WOODFORD pour exposer l'histoire de l'art antique est original : elle pose la question des moyens dont disposaient les artistes antiques pour rendre leurs œuvres figurées immédiatement compréhensibles aux spectateurs. En fait, c'est surtout la seconde partie de son manuel qui traite de cette question, la première n'étant qu'une introduction. Ainsi, outre le procédé habituel des inscriptions, les artistes avaient d'autres ressources, narratives (par ex. le choix d'un moment important du mythe, et l'insertion d'une scène dans un cycle) ou expressives (les attributs des héros, ou la combinaison anormale d'éléments normaux). L'exposé s'appuie sur une abondante sélection d'exemples reproduits (en noir et blanc), décrits précisément et commentés. On regrettera que les méthodes d'identification soient abordées de manière trop positive, alors qu'elles devraient ouvrir sur le problème plus vaste de la sociologie de l'art ; rien n'est dit du public auquel les scènes figurées étaient destinées.

La troisième partie s'intéresse, plus généralement, au traitement du mythe dans l'image, toujours du point de vue de l'artiste qui veut s'exprimer et se faire comprendre : s'inspirer de thèmes analogues, pour suggérer un sens implicite du mythe, ou créer des compositions, pour exprimer ce sens, tels sont les moyens semble-t-il les plus courants. Les innovations et évolutions sont traitées en quatrième partie, ce qui introduit une approche plus historique dans une présentation qui, jusque-là, était très peu chronologique. Enfin, on revient, en cinquième partie, au propos initial, avec l'exposé de divers problèmes iconographiques (par ex., montrer l'irreprésentable ou distinguer des mythes analogues, avec la question des confusions, comme les cas où les légendes ne correspondent pas à la scène figurée). Comme le titre le laisse deviner, il est exclusivement question de sujets grecs ; les documents iconographiques romains (ou d'époque romaine) ne sont cités que marginalement, quand l'original grec fait défaut ou bien dans les quelques chapitres plus historiques. D'une façon générale, la table des illustrations révèle une

nette prédominance, dans les exemples cités, de l'iconographie grecque archaïque ou classique.

Si S. Woodford ne néglige pas l'interaction entre l'iconographie et les textes (qui sont pourtant rarement cités), elle ne donne quasiment jamais les références des sources mythologiques : l'exposé ne s'appuie sur aucune note en bas de page. Le fait que l'index sépare curieusement les formes anglaise, grecque et latine des noms propres et la présence d'un lexique mythologique très succinct confirment que ce manuel s'adresse à des étudiants débutants : ils trouveront p. 285-287 une petite bibliographie commentée (volontairement restreinte aux ouvrages en anglais) pour enrichir leurs connaissances. Le manuel de S. Woodford, bien documenté, expose donc avec clarté les problématiques de l'histoire de l'art antique et de la représentation d'un récit ; mais il reste un peu rapide sur les périodes postérieures au IV^e^ s. av. J.-C.

Bruno Poulle.

Homo Pictor, édité par Gottfried Boehm, coll. « Colloquium Rauricum », n° 7 : Munich-Leipzig, K.G. Saur, 2001, 390 pages, LXI planches.

Les « Colloquia Raurica » réunissent à Augst tous les deux ans des spécialistes d'une question « scientifiquement actuelle » en accordant une large part au substrat antique de la culture. Il s'agissait ici de s'interroger sur la démarche qui conduit les hommes à représenter le monde et à se représenter eux-mêmes, notamment par la peinture. Le problème est posé d'emblée par G. Boehm, B. Waldenfels et A. Schmitt, ce dernier recourant à la théorie de l'art de Platon. Les manifestations les plus anciennes de cette activité sont étudiées, pour la préhistoire par J.-M. Le Tensorer, pour l'Égypte par E. Hornung, pour la Grèce géométrique et archaïque par H. Philipp. D'autres moments de l'histoire sont interrogés, le moyen âge par C. Kruse, l'époque moderne par H. Belting. L'époque contemporaine donne lieu à deux études très particulières, l'une de P. Geiner consacrée à l'utilisation parfois naïve de la photographie à la fin du XIX^e^ siècle pour l'investigation scientifique du Saint Suaire de Turin, l'autre de V.I. Stoichita à propos du travail démystificateur d'Andy Warhol sur les portraits de Mao Tse-toung. La phénoménologie et la psychanalyse sont interrogées par I. Därmann, l'anthropologie par G. Didi-Huberman, l'étymologie et l'histoire des mots désignant la représentation par O. Panagl. La question de la représentation du divin fait l'objet de trois approches, celle de F. Graf à propos des statues de dieux dans les discours antiques, celle d'O. Keel sur les raisons de l'absence d'image divine au temple de Jérusalem et celle d'A.M. Haas sur la tension qui traverse la tradition mystique à propos de la représentation du non représentable. A. von Müller analyse le rôle de la fenêtre dans la mise en scène du pouvoir. G. Brandstetter fait une enquête chez quelques narrateurs qui ont mis en parallèle leur travail d'écriture avec l'acharnement du peintre à reprendre son travail. Le bel épilogue de G. Neumann s'interroge sur les rapports complexes entre la réalité et la représentation.

Mais je voudrais insister sur une communication, celle de P. Blome sur les *imagines maiorum*. Sans entrer dans le détail d'une étude qui étend ses investigations jusqu'aux figures de cire de l'Europe moderne, je voudrais souligner ici l'importance de quelques conclusions concernant un aspect essentiel des pratiques de l'aristocratie romaine. En particulier, l'auteur reprend la question débattue de la procession des *imagines* au jour des funérailles aristocratiques. Partant d'un passage de l'*Amphitryon* de Plaute (441 sq. et 459-460), celui où Mercure a pris

l'apparence de l'esclave Sosie, P.B. constate qu'*imago* désigne, non pas simplement le visage, mais la silhouette entière de la personne représentée. Le fameux passage où Polybe (*Hist.*, VI, 53) décrit les funérailles aristocratiques est la seule mention textuelle de la participation d'acteurs qui porteraient le masque des ancêtres de la *gens* avec les habits et les insignes de ces dernier. P.B. met en doute l'existence de tels masques, car aussi bien la tradition textuelle que les témoignages archéologiques (comme le portrait de cire peinte découvert dans une tombe de Cumes en 1852, avec des cheveux réels et des yeux en verre, ou encore le fameux Togatus Barberini, qui tient deux portraits de parents, évidemment en cire car ils sont très légers) assurent que les Romains ne conservaient que des portraits en cire de leurs ancêtres, d'un saisissant réalisme, donnant l'illusion que les personnages étaient vivants. Plusieurs témoignages concordants montrent que la procession des ancêtres devait consister à faire défiler sur des charriots des mannequins revêtus de vrais vêtements et dont les têtes n'étaient autres que les fameux portraits conservés dans les *atria*. Suivant l'opinion d'H. Drerup, l'auteur pense que Polybe, croyant voir des acteurs portant des masques, aurait été trompé par l'extraordinaire réalisme des mannequins auxquels les tremblements du véhicule qui les portait auraient de plus transmis une certaine animation. Il y a là, je le répète, une importante contribution à verser à un dossier controversé et capital.

Gilles Sauron.

Peter J. Holliday, *The Origins of Roman Historical Commemoration in the Visual Arts* : Cambridge University Press, 2002, 283 pages.

On trouve ici une sorte de préhistoire de ce qu'on appelle traditionnellement les reliefs historiques romains, dont les austères compositions, celles par exemple qui s'enroulent autour de la colonne Trajane et de la colonne Aurélienne ou qui sont intégrées à l'architecture de l'arc de Constantin, ont connu une diffusion universelle. Mais d'où vient cette habitude de représenter ainsi les événements historiques, et de les représenter de cette façon-là ? Après une longue introduction sur l'« élite romaine et la rhétorique de l'histoire », P.J. Holliday s'intéresse au long de quatre chapitres aux premières images de ce genre à l'époque républicaine, successivement aux représentations triomphales, puis à l'imagerie des batailles et des conquêtes, ensuite aux commémorations funéraires, et enfin aux représentations de scènes de la vie civique et religieuse auxquelles présidaient les magistrats. Un dernier chapitre, qui sert de conclusion à l'ouvrage, essaie de mesurer l'efficacité de cette rhétorique historique par les images sur les divers publics auxquels elle s'adressait. L'auteur passe en revue un grand nombre de textes bien connus, surtout depuis la publication en 1941 des *Studien zur Kunstgeschichte der römischen Republik* d'Olof Vessberg. Mais P.J. Holliday introduit de pertinents rapprochements entre les textes et les documents, par exemple quand il propose de chercher les modèles de l'imagerie du triomphe que l'on observe sur des urnes étrusques aux III^e^-II^e^ siècles dans les représentations de triomphateurs du deuxième quart du III^e^ siècle avant J.-C., peintes à l'intérieur de deux temples de l'Aventin selon le témoignage de Festus (il s'agit du triomphe de T. Papirius Cursor en 272, représenté dans le temple de Consus, et de celui de M. Fulvius Flaccus en 264, représenté dans le temple de Vertumnus), ou encore lorsqu'il suppose que les statues équestres dédiées au III^e^ siècle aux vainqueurs romains, comme F. Camillus, C. Maenius ou Q. Marcius Tremulus, reprenaient l'iconographie du « retour du guerrier » attestée au IV^e^ siècle sur les peintures samnites de Paestum ou sur les

vases apuliens. P.J. Holliday insiste avec raison sur l'importance des peintures exhibées au cours des triomphes, à partir de celui de M.' (et non, comme il l'écrit, de M.) Valerius Maximus Messala en 264. Il y avait là toute une iconographie de la bataille, de la déroute, du suicide, qui resurgira tout au long de l'histoire du relief historique. Ces œuvres, exécutées parfois par les meilleurs artistes grecs du temps, tel ce Metrodoros qu'Athènes mit au service de Paul Émile, furent en partie conservées dans les monuments publics (ainsi, celles exécutées pour M.' Valerius furent conservées sur les parois de la *curia Hostilia*) ou dans les collections privées des plus illustres *gentes* de Rome (comme la représentation peinte de la prise d'Ambracie, qui fut placée sur les parois de l'atrium de M. Fulvius Nobilior). P.J. Holliday s'attarde sur les rares témoignages conservés de cette imagerie, comme les peintures de la façade de la tombe des Scipions près de la porte Capène, ou celles de la tombe dite de Q. Fabius sur l'Esquilin, exposées aujourd'hui à la Centrale Montemartini avec une partie des collections capitolines. Pour ce dernier décor, l'auteur se rallie à l'hypothèse d'une représentation de la deuxième guerre samnite : il s'agirait donc de peintures exécutées, en l'honneur de son père, par un fils de Q. Fabius Maximus Rullianus, vainqueur de Sentinum, qui est mort après 280. L'auteur note après d'autres l'influence hellénistique évidente ici (composition en « narration continue », perspective, modelé sans contours, inscriptions). Nous savons que Rome accueillit au IIe siècle avant J.-C. un peintre « topographe » d'Alexandrie du nom de Démétrios, et P.J. Holliday insiste, en citant le fameux *Inventaire du Monde* de Claude Nicolet, sur l'enracinement à Rome d'un goût pour l'imagerie géographique, de la carte de la Sardaigne à l'intérieur du temple de Mater Matuta, exaltant les conquêtes de Tib. Sempronius Gracchus en 174, jusqu'à la carte du monde de la *porticus Vipsania*, en passant par la représentation peinte de l'Italie qui appartenait au décor du temple de *Tellus*. La question des allégories de Nations conduit l'auteur à s'intéresser à la mégalographie de Boscoreale et au groupe de *La Macédoine dominant la Perse* qu'elle comporte. Mais l'interprétation ici proposée d'une exaltation de Vénus Genetrix et des victoires de César ne tient pas compte de l'abondante bibliographie à laquelle cette illustre fresque a donné lieu. P.J. Holliday insiste avec raison sur l'importance des mises en scène organisées au cours des funérailles des membres de l'aristocratie, où la dimension historique était capitale, notamment en raison de l'exhibition des *imagines maiorum*. En ce qui concerne le décor des tombes, l'auteur s'attarde sur la tradition étrusque d'exaltation des activités politiques et militaires des défunts, des peintures de la tombe François de Vulci aux urnes sculptées de Volterra. Il s'intéresse particulièrement aux représentations de *munera* sur les tombes, depuis la Campanie de la fin du IVe siècle avant J.-C. (fresque de Capoue au musée Campanien) jusqu'à l'Italie centrale des lendemains de la guerre sociale (relief d'Amiternum au musée de L'Aquila). Mais on peut se demander si la plupart des représentations ne renverraient pas plutôt à des combats de gladiateurs offerts par le défunt de son vivant plutôt qu'aux jeux organisés à l'occasion de ses funérailles, même si la coutume campanienne est attestée à Rome dès 264 (funérailles de D. Iunius Brutus Pera). Le chapitre sur les représentations de la vie civique et religieuse fait naturellement une large place à l'imagerie numismatique, avec de pertinentes observations sur l'évolution de l'iconographie, par exemple sur la succession des commémorations d'ancêtres (fin du IIe siècle) et des scènes de genre illustrant les actes de la vie civiques (début du Ier siècle), mais les travaux de S. Böhm sur les sources iconographiques des monnaies républicaines auraient pu être mentionnés. En ce qui concerne les reliefs, on peut regretter que la documentation ne soit pas à jour sur l'importante frise de l'« autel de Domitius Ahenobarbus », mais la bibliographie de Filippo Coarelli citée par l'auteur s'arrête curieusement à 1990 ! J'ajoute que,

depuis 1863, on connaît mieux le temple situé sous l'église de S. Salvatore in Campo, et qu'on doit à la finesse de Fausto Zevi son identification au temple de Mars *in Circo* dédié par D. Iunius Brutus Callaecus. Je signale que les reliefs en terre cuite peinte du fronton de la via San Gregorio ont fait l'objet d'une restauration suivie d'une exposition au Capitole dont le catalogue a paru la même année que le livre de l'auteur, et Laura Ferrea y propose l'attribution au temple de Mars du Caelius, dont elle attribue la construction à L. Mummius Achaicus. En tout cas, l'observation de P.J. Holliday sur l'éclectisme de ces figures me semble convaincante. L'auteur analyse de nombreux décors datés de la fin de la République, et son étude a le grand mérite de dégager des leitmotive iconographiques, notamment les scènes de sacrifices en présence de héros des origines de Rome (Romulus ou Énée ?), dont le plus célèbre orne l'autel de Civita Castellana (*Falerii noui*). L'auteur esquisse par ailleurs un intéressant parallèle entre des monnaies représentant un *bisellium* entre six faisceaux et deux reliefs funéraires où un préteur rend la justice assis sur son *bisellium* entre six licteurs : bel exemple d'une éducation du regard romain à la compréhension des mesages de l'art officiel. Quant à l'efficacité de ces compositions, elle résulte d'abord selon l'auteur, heureusement inspiré sur ce point par les recherches de Tonio Hölscher, de la capacité des Romains à assimiler l'extraordinaire instrument de communication constitué par les styles et les schémas iconographiques élaborés par des siècles de pratique artistique des Grecs. S'ajoute l'habitude d'associer étroitement les inscriptions et les images, aussi bien sur les monnaies que dans le cadre des triomphes, avec les fameux *tituli*, abondamment cités par l'historiographie antique. Mais P.J. Holliday insiste aussi sur les différents niveaux de compréhension qui devaient séparer les divers publics appelés à contempler ces décors. Il y a dans ce dernier chapitre de passionnantes réflexions sur un sujet très difficile à appréhender.

Une étude portant sur un sujet d'une telle ampleur ne pouvait manquer de charrier quelques scories. J'en signale quelques unes relevées au fil du texte : l'usage des *imagines clipeatae* ne remontait pas au v^e^ siècle avant J.-C. mais au plus tôt au ii^e^ siècle (p. 15), ce n'est pas Paul Émile mais Q. Caecilius Metellus Macedonicus qui a réduit en province la Macédoine (p. 91), la couronne murale n'a rien à voir avec la *corona ciuica* (p. 112), et aucune source antique ne mentionne le fait que Pompée aurait présenté 61 *tituli* à son triomphe piratique et asiatique, qui a eu lieu en revanche en 61 avant J.-C. (p. 217).

Mais P.J. Holliday a pour l'essentiel atteint les ambitieux objectifs qu'il s'était fixés. Par le caractère systématique de son enquête, il a introduit beaucoup de clarté dans la préhistoire des *monumenta* qui ont tant fait pour la gloire de Rome.

Gilles Sauron.

James E. Packer, *The forum of Trajan in Rome. A study of the monuments in brief* : Berkeley, University of California Press, 2001, 235 pages, 171 figures, 1 plan.

Les fouilles récentes sous la via dei Fori Imperiali rendaient nécessaire une remise à jour des études consacrées aux forums impériaux. C'est chose faite en ce qui concerne le Forum de Trajan, qui a fait l'objet d'une étude exhaustive, avec une publication récente en trois volumes ; mais, pour rendre les travaux des archéologues accessibles à un public plus large, J. E. Packer en propose une édition abrégée qui reste encore, cependant, richement illustrée et bien détaillée. La première partie fait l'historique du Forum : construction, modifications, abandon et rempla-

cement par d'autres bâtiments, tout d'abord ; puis histoire des fouilles systématiques depuis le XIX^e siècle. Sont reproduites des gravures et de nombreuses photos anciennes, tant des opérations archéologiques que des vestiges et des trouvailles fortuites.

Puis on passe au vif du sujet : l'étude analytique des différents éléments, la basilica Ulpia constituant, comme de juste, la limite entre les chapitres sur la partie nord et ceux sur la partie sud. Un résumé expose pour chacun ses caractères principaux et ses dimensions, restituées à partir des vestiges. Quelques pages seulement (résumé oblige) sont consacrées à la colonne Trajane : on comprend bien qu'il aurait été trop long d'en détailler la frise si connue par ailleurs et le lecteur trouvera dans la bibliographie sélective, en fin de volume, les références aux excellentes études qui en ont déjà été faites. La deuxième partie est plus précisément dédiée aux reconstitutions du Forum. On commence par un recensement de celles des architectes des XIX^e et XX^e siècles, avec de nombreuses reproductions de leurs dessins et la recension des controverses ou des problèmes non résolus. Puis vient la nouvelle reconstitution de la basilica Ulpia proposée à partir des données nouvelles. D'excellents dessins et plans en couleur (fig. 149-154) éclairent splendidement un propos très technique, surtout dans le chapitre sept, consacré aux procédés et aux étapes de la construction. Le huitième et dernier chapitre (qui constitue aussi la seconde partie de la conclusion) propose une interprétation de l'architecture du monument, tenant compte des matériaux, des proportions (inspirées de celles du *Templum Pacis*) et de la décoration : affirmation majestueuse de la victoire romaine et du régime impérial, assimilation de Trajan à Zeus Olympien, le Forum de Trajan porte aussi la marque d'un néo-classicisme volontairement augustéen. Néanmoins, cette partie de l'ouvrage ne fait aucune place aux textes : l'absence du nom de Pline dans l'index est la marque la plus révélatrice de cette lacune étonnante, même dans un résumé. Les dernières pages présentent une reconstitution numérique aux images spectaculaires. Cependant, on doutera que la bibliothèque ouest (fig. 168 et 171) ait été meublée avec des chaises et des tables (copiées sur celles qui ornaient les atriums de Pompéi), comme le sont nos bibliothèques modernes : l'Antiquité ne pratiquait pas la lecture d'un livre ouvert horizontalement ; il est dommage que cet excellent ouvrage s'achève sur un tel anachronisme. Ce livre de J. E. Packer est assurément un beau livre, d'une magnifique richesse dans ses détails et son iconographie ; on regrettera, peut-être, son parti-pris exclusivement archéologique.

Bruno Poulle.

Ernesto de Carolis, *Dei ed Eroi nella pittura pompeiana* : Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2000, 78 pages, ill.

La première partie de cet ouvrage évoque les caractéristiques générales de la peinture pompéienne et résume les grands axes qui régissent actuellement son étude.

L'auteur commence par souliger les rapports entre les décors de la peinture pariétale et la destination des pièces où ils trouvaient place. Il fournit ensuite une rapide définition, appuyée par de nombreuses photographies, des quatre styles pompéiens. Les origines et l'évolution de chacun d'eux sont aussi évoquées. S'y ajoute une définition analogue de la peinture de jardins, liée aux III^e et IV^e styles et à la peinture populaire. L'origine de cette dernière et ses caractéristiques, très différentes des quatre styles, sont clairement mises en évidence. Suit une descrip-

tion des techniques de la peinture pariétale pompéienne, où le témoignage de Vitruve se trouve confronté aux résultats de la recherche contemporaine. La composition des enduis et des couleurs, les procédés d'application et les diverses phases de la composition sont ainsi passés en revue. Ernesto DE CAROLIS termine cette partie de l'exposé par quelques lignes sur les ateliers et les peintres eux-mêmes, ainsi que sur leur place dans la société romaine.

La seconde partie consiste en une série d'exemples de la représentation des dieux et des héros dans la peinture du troisième et du quatrième style. À chaque fois, un rapide rappel de l'épisode mythologique que l'œuvre prend pour thème est suivi par une description des principales caractéristiques du mode de représentation choisi et de ses possibles origines. Quelques citations de poètes latins ou grecs, encadrées, les accompagnent parfois.

Cet ouvrage, notamment sa première partie, fournit un outil pédagogique utile pour un premier aperçu sur la peinture pompéienne. Il faut également souligner la qualité de ses illustrations.

Anne BAJARD.

Antonio D'AMBROSIO, *La bellezza feminile a Pompei* : Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2001, 65 pages, ill.

Cet ouvrage présente une étude de la toilette et la parure féminine dans l'Antiquité romaine, associant au témoignage des textes celui des arts figurés, mais aussi du matériel archéologique.

Après un avant-propos définissant les intentions de l'auteur, la première partie passe en revue les étapes de la toilette d'une femme romaine. Il s'agit en premier lieu de soins d'hygiène, suivis par l'épilation, l'application d'un masque de beauté, puis le maquillage. Pour chacune de ces opérations, l'auteur décrit avec précision la composition des produits cosmétiques et les ustensiles utilisés. Les citations, essentiellement empruntées à Ovide, Martial et Pétrone, sont appuyées par les photographies de divers objets (pince à épiler, boîte à onguent...) trouvés à Pompéi.

Sont ensuite évoquées les coiffures, où cette fois le témoignage d'Ovide est opposé aux documents iconographiques, notamment à la sculpture : le poète fait référence à la grande variété des coiffures adoptées par ses contemporaines, tandis que bustes et reliefs reproduisent les constructions élaborées des coiffures de cour. Une rapide allusion au rôle de l'*ornatrix* est suivie par la description ici encore claire et concise des ustensiles et des procédés employés pour la coiffure : composition des teintures, usage des perruques, forme et ornementation des miroirs...

Un long paragraphe traite ensuite des parfums. La description de leur fabrication s'appuie en particulier sur le témoignage d'une peinture pompéienne. Elle s'accompagne de diverses citations soulignant le goût des Romains pour les parfums. Quelques lignes, illustrées par de belles photographies, évoquent également les élégants flacons de verre qui les contenaient.

L'exposé se poursuit par un catalogue présentant à nouveau les photographies des objets dont il a été question, accompagnées d'une notice descriptive.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux bijoux. A. D'AMBROSIO situe d'abord le contexte qui amena le développement considérable de l'usage des bijoux précieux chez les matrones romaines fortunées, des impératrices aux épouses de riches affranchis. Mais immédiatement après ce préambule, il souligne la différence

entre la valeur des bijoux décrits par les auteurs anciens, s'intéressant surtout aux parures exceptionnelles, et celle des découvertes archéologiques, de Pompéi ou d'ailleurs. Celles-ci nous renseignent essentiellement sur la parure des classes moyennes.

C'est à la description de ce matériel archéologique que se consacre ensuite A. D'Ambrosio. Soulignant tout d'abord que la plupart des bijoux retrouvés sont en or, il en précise la technique et le travail. La fabrication des éléments constitutifs, l'ajout des motifs, l'assemblage des pièces, l'incrustation de pierres ou de pâte de verre sont ainsi passés en revue. Après une brève évocation de la spécialisation des ouvriers en orfèvrerie, manifeste à travers leurs diverses dénominations, A. D'Ambrosio s'intéresse aux lieux de découverte des bijoux, à Pompéi et aux alentours. Il montre qu'un relevé soigneux de la nature des pièces concernées et des autres découvertes faites au même endroit permet souvent de mettre l'objet en rapport avec un contexte de vie quotidienne, ou au contraire avec la fuite précipitée causée par l'éruption de 79.

La suite de l'exposé comporte une description précise des différents types de bijoux retrouvés, à nouveau associée avec le témoignage de la littérature. De belles photographies accompagnent le texte. L'ensemble apporte une connaissance précise des formes privilégiées par les orfèvres et les joailliers pompéiens.

L'auteur conclut en insistant à nouveau sur la valeur des découvertes archéologiques de Pompéi pour connaître la diffusion des bijoux dans la population romaine. Elles permettent notamment de constater la prédominance de l'or sur les autres métaux précieux, mais surtout celle des bijoux de moindre poids (boucles d'oreille, anneaux, bracelets). Leur nombre reste peu important par rapport à celui des victimes de la catastrophe qui ont été retrouvées. A. D'Ambrosio met ces observations en relation avec le niveau de fortune moyen des habitants des cités ensevelies.

Comme pour la première partie, ces conclusions sont suivies d'un catalogue où on retrouve, avec d'autres, les objets déjà présentés et commentés.

L'ensemble offre au lecteur une synthèse très évocatrice sur la parure féminine du premier siècle de l'Empire.

Anne Bajard.

The Natural History of Pompeii. A Systematic Survey, éd. par Wilhelmina Feemster Jashemski et Frederick G. Meyer : Cambridge, 2002, 502 pages.

Auteur de nombreux articles sur la flore et l'archéologie pompéiennes, W. Feemster Jashemski a aussi publié en 1979 *The Gardens of Pompeii, Herculaneum and the villas destroyed by Vesuvius*, une étude de fond complétée par un second volume, en 1993. C'est en collaboration avec le botaniste F. G. Meyer qu'elle a dirigé la publication du présent ouvrage, regroupant les contributions de nombreux spécialistes américains et européens, apportant, chacun dans leur domaine, une éclairage nouveau sur notre connaissance du site de Pompéi. Une approche résolument scientifique, donc, qui suit, d'une certaine manière, le plan systématique des herbiers et des encyclopédies du Moyen Âge et de la Renaissance. Géologie, minéralogie, flore, faune aquatique, insectes, oiseaux, reptiles et mammifères, rien de ce qui ressortit à l'histoire naturelle de la cité ensevelie n'est ici laissé de côté : manière également de s'inscrire, par ce souci d'exhaustivité, dans l'esprit de l'œuvre plinienne à laquelle l'intitulé fait indéniablement référence.

Cette imposante étude, « somme » plus que « synthèse », rassemble les conclusions des participants à deux importants colloques tenus à Dumbarton Oaks en 1986 et 1989. Conclusions mêlées de scientifiques et d'humanistes, d'archéologues et de naturalistes qui confèrent à l'ouvrage un caractère un peu composite. On y trouvera successivement des chapitres rédigés sous la forme d'articles, des exposés scientifiques illustrés de diagrammes, de tableaux et de graphiques, ainsi que des catalogues répertoriant les éléments caractéristiques de la flore et de la faune pompéiennes : mettre les derniers acquis d'un savoir purement scientifique à la portée d'un public peu familier des revues spécialisées, tel est le projet de W. F. J. On appréciera en tout cas le principe de cohérence qui préside à l'organisation des chapitres entre eux.

Après une brève introduction où elle expose essentiellement l'objet et les méthodes de ce travail collectif, W. F. J. consacre une vingtaine de pages à l'histoire de Pompéi (et surtout à la description du site avant l'année 79). S'appuyant à la fois sur les textes, littéraires et épigraphiques, et sur les données archéologiques, W. F. J. évoque ainsi la topographie et l'architecture urbaine, la disposition des rues, des édifices et l'organisation de l'espace privé. Elle passe ensuite en revue quelques-unes des principales demeures, souvent remarquables par la beauté de leurs jardins. Les deux chapitres qui suivent, dus au vulcanologue H. Sigurdsson pour le premier et à H. Sigurdsson et St. Carey pour le second, traitent respectivement du Mont Vésuve avant la catastrophe — paisible colline pourtant déjà habitée par une activité volcanique — et de l'éruption elle-même — les auteurs confrontent le témoignage de Pline le Jeune avec les théories modernes, décrivant minutieusement le processus de l'éruption, l'ensevelissement des villes de Pompéi et d'Herculanum ainsi que la fuite et la mort de leurs habitants —. Deux exposés très denses, qui apportent une utile mise au point sur les circonstances de l'éruption. Une étude géologique, due à J. E. Foss, M. E. Timpson, J. T. Ammons et S. Y. Lee, vient compléter la mise en place du « cadre » de la catastrophe : l'analyse des fossiles et des sols permet de reconstituer le paysage d'une région particulièrement fertile où s'épanouissait une végétation luxuriante.

L'« encyclopédie » proprement dite s'ouvre par un très long chapitre dédié à la flore pompéienne. Quelques pages, où W. F. J. présente le résultat de ses recherches, servent d'introduction à un impressionnant catalogue des (184) plantes répertoriées à Pompéi et à Herculanum : chaque végétal (arbuste, fleur ou fruit) est présenté sous son appellation savante, avec l'inventaire des fresques, des sculptures ou des mosaïques qui le représentent, les références aux textes qui le mentionnent et, le cas échéant, le matériel archéologique qui lui correspond (restes carbonisés ou fossilisés). Un répertoire de la flore ornementale qui complète, d'une certaine manière, le catalogue de plantes médicinales récemment publié par l'auteur (cf. *A Pompeian Herbal. Ancient and Modern Medicinal Plants*, 1999). Tout aussi complémentaire est le chapitre que consacrent G. W. Dimbleby et E. Grüger à l'analyse des pollens, analyse qui, mettant en œuvre les technologies les plus avancées de la science moderne, confirme ou réfute, de la manière la plus décisive qui soit, les conjectures des historiens. Trois chapitres évoquent ensuite le bois sous toutes ses formes : P. G. Hatcher étudie plus précisément le processus et le degré de combustion des bois lors de l'éruption, tandis que St. T. Mols s'intéresse à l'utilisation des essences dans l'architecture et l'artisanat d'Herculanum. Enfin, P. I. Kuniholm présente le procédé de la « dendrochronologie », consistant à dater des objets ou des constructions à partir de la datation du bois lui-même, obtenue par l'examen des cercles concentriques du tronc. Un chapitre de transition, en marge de l'axe principal de l'ouvrage, est celui consacré à l'évolution géologique et biologique du site de l'Averne (à 30 kms du Vésuve) : l'étude des restes de végétaux

et d'animaux présents dans les couches sédimentaires recouvrant le fond du lac Averne et ses abords immédiats permet de constater le résultat de changements climatiques, de phénomènes sismiques et d'une modification certaine de la salinité de l'eau.

Après la flore, vient naturellement la faune : poissons (D. S. Reese), mollusques (*id.*), insectes (H. G. Larew), batraciens et reptiles (L. Bodson), oiseaux (G. E. Watson) et mammifères (A. King), font l'objet de catalogues distincts, soigneusement établis sur le modèle de l'herbier et illustrés de fresques, de reliefs ou de mosaïques. Une étude, centrée sur le motif du serpent dans la décoration des demeures pompéiennes et, plus précisément, celle des laraires où le *Genius* figurait en bonne place (D. Orr), vient d'ailleurs compléter le catalogue dressé par L. Bodson. Cette partie de l'ouvrage développe en quelque sorte l'*Appendice III* (voir Tome II, p. 405-407) de l'œuvre monumentale que constituait *The Gardens of Pompeii* : enrichie de quelques développements et de très précieuses bibliographies, elle fournit un vaste répertoire de la faune antique, jusqu'alors abordée de façon partielle.

Pour conclure avec l'homme, le dernier chapitre (S. C. Bisel et J. F. Bisel) aborde les questions essentielles de la santé et de l'alimentation et, à travers elles, celle de la vie à Pompéi, par l'examen des restes humains. L'analyse de l'ADN permet désormais de reconstituer la généalogie des défunts et aussi de connaître leur état de santé et leur mode de nutrition au moment de la catastrophe.

De consultation aisée, même si tous les chapitres ne sont pas directement accessibles au non spécialiste, ce très bel ouvrage richement illustré, complété par deux index (index des auteurs anciens et index général multilingue), par d'amples bibliographies et par une table des illustrations, constitue une source documentaire particulièrement utile sur le site pompéien d'avant la catastrophe et, au-delà, sur la flore et la faune cette Campanie si souvent célébrée par les Anciens. Si l'on peut regretter que la publication en ait été si tardive (pour des domaines où l'état des connaissances se renouvelle constamment : sur les questions de botanique, signalons le récent ouvrage d'A. Ciarallo, *Flora Pompeiana*, Rome, 2004), il séduira sans aucun doute par sa forme encyclopédique et par le regard neuf qu'il porte sur la vie, paradoxalement à jamais figée, de la cité pompéienne.

Caroline Février.

A. E. Cooley et M.G.L. Cooley, *Pompeii, A Sourcebook* : Routledge, Londres-New York, 2004, 254 pages, 51 figures.

Ce livre propose une présentation synthétique d'une sélection de sources relatives à la grande cité campanienne, qui jouit ces derniers temps d'un regain d'intérêt dans le grand public. Il convient de saluer l'ambition de l'entreprise, puisqu'il s'agit, dans l'esprit des auteurs, de solliciter une documentation extrêmement riche et diverse pour donner au lecteur un aperçu concret de la vie quotidenne à Pompéi. Toutefois la nature de ces sources pose d'emblée un problème de délimitation : si l'introduction met l'accent sur l'importance des graffitis et autres témoignages spontanés, l'ouvrage entend également exploiter des sources écrites plus institutionnelles (cursus municipaux, inscriptions honorifiques), des passages historiques ou géographiques, voire franchement littéraires (l'éruption comme source d'inpiration poétique), ainsi que des documents iconographiques, peints ou sculptés.

De cette incertitude procédent les réserves que l'on peut adresser à l'ouvrage, car il est gênant de mettre sur le même plan les institutions locales, les traits de

société et les questions très spécifiques d'histoire de l'art, en particulier celles qui touchent la fameuse bataille d'Alexandre de la Maison du Faune. La valeur historique ou sociétale de tels documents ne peut être dégagée que par une étude plus approfondie qu'un catalogue, même raisonné, d'autant que l'illustration n'aide guère le lecteur. Trop de vues sont présentées de biais ou en contre-plongée ; d'autres sont mal exposées et escamotent les détails importants ; c'est le cas de la statue de M. Holconius Rufus, par ailleurs bien décrite. La vue la plus originale (un pin parasol devant le cratère du Vésuve, allusion érudite à la métaphore employée par le récit de Pline le Jeune) est dénaturée par la présence d'éléments métalliques.

Le refus de choisir un certain type de sources devait fatalement gêner la cohérence dans l'architecture de l'ouvrage. Les premiers chapitres suivent d'abord une progression chronologique (Pompéi préromaine, la colonisation, et la destruction de 79) qui sollicite nettement les textes littéraires ; les chapitres suivants sont de caractère thématique (divertissements, religion, sépultures, vie publique, activité commerciale) et reposent sur des documents plus diversifiés. Les sources sur la fouille elle-même, depuis le 23 mars 1748, extraites de la *Pompeianarum Antiquitatum Historia* de G. Fiorelli, (Naples, 1860-1864) puis des *Notizie degli scavi*, et dont la progression mêle le chronologique et le topographique, relevait d'une tout autre perspective, celle du regard des Modernes sur l'Antiquité (perspective fort bien présentée par les actes du colloque international de Naples de novembre 1998, *Pompei, scienza e società*, dir. P.G. Guzzo, Electa, Milan, 2001).

Pour le reste de l'ouvrage, la structure interne de chaque chapitre est nettement didactique : on y développe un certain nombre de points secondaires, illustré d'un ou plusieurs textes ; chacun d'entre eux est affecté d'un numéro d'ordre, qui suit une lettre correspondant à chaque chapitre (de A à H). Ce procédé prouve son utilité dans l'index des inscriptions, mais présente plusieurs inconvénients : on regrette d'abord que la présentation, trop compacte, ne permette pas de distinguer suffisamment le texte du commentaire. Il est aussi dommage que le rapport entre telle généralité et tel document qui doit l'illustrer soit parfois trop allusif. Enfin la progression d'ensemble ne semble pas répondre à une problématique nette et peut laisser place à l'arbitraire : les bains privés de Julia Felix, considérés un commerce, relèvent d'un autre chapitre que les autres établissements thermaux, malgré l'identité de fonction.

En réalité, la perplexité qu'on peut éprouver devant cet ouvrage tient surtout à cette question : à quel public s'adresse-t-il ? Par certains aspects, c'est bien un manuel d'initiation (le glossaire donne la définition de l'affranchi, de l'épitaphe, de la nécropole), qui répond bien au goût du public anglo-saxon pour l'histoire concrète et vivante (l'appendice 3 donne quelques prix de services et de denrées de bases). Les sources apparaissent en traduction, sans le texte latin, ce qui en limite l'intérêt pour le chercheur ; c'est que l'ouvrage, explique l'introduction, est d'abord destiné à un public scolaire et étudiant que pourraient rebuter les publications érudites et les corpus d'inscriptions. Mais ce public est-il armé pour affronter la bibliographie, parfois très pointue, à laquelle on le renvoie ? La présence d'un index de 7 pages de noms propres (où les Anciens côtoyent les Modernes), se justifie-t-il dans une autre perspective que celle d'une recherche spécialisée ? Certains détails précis, et précieux, qu'il faut porter au crédit des auteurs, comme le relevé des citations littéraires en graffitis, ou la typologie des inscriptions funéraires, sont-ils propres à clarifier les idées de ceux qui cherchent d'abord à maitriser les grandes lignes d'un ensemble aussi complexe ?

Sans doute les recueils de sources sont-ils un instrument essentiel ; mais les meilleurs d'entre eux, qu'ils portent sur un sujet spécifique (G. Lahusen, *Schriftquellen zu römischen Bildnissen*, Bremen, 1984) ou large (M. Miller-Dufeu, *La*

sculpture grecque, sources littéraires et épigraphiques, Paris, 2002), s'en tiennent à un unique principe de progression qui en facilite l'emploi. Le présent ouvrage, dont ni l'information ni la pertinence initiale ne sont en cause, mène le lecteur, supposé non-spécialiste, dans trop de recoins pour que la table des matières puisse en suivre le détail. Nombre de chercheurs comprennent, dans l'intérêt même de leur discipline, la nécessité des approches ambitieuses, destinées à un public élargi, et en donneront acte aux auteurs. Mais la démarche adoptée ici n'était pas forcément la plus convaincante.

Jean-François Croz.

A. Ben Abed et M. Griesheimer (dir.), *La nécropole romaine de Pupput*, coll. EFR, n° 323 : Rome, 2004, 242 pages, 153 figures.

Cet ouvrage collectif rassemble, de façon fort complète, les données des fouilles entreprises depuis 1996 dans la nécropole romaine de Pupput (Tunisie). Cette localité, située aux environs d'Hammamet (au croisement des routes Clupea-Thuburbo Majus et Carthage-Hadrumète), mentionnée dans l'itinéraire d'Antonin et sur la table de Peutinger, a été repérée et identifiée entre la fin du XIX^e^ et le début du XX^e^ siècle. La zone de la nécropole, repérée en 1995 et fouillée l'année suivante, se trouve 300 m. au nord du parc archéologique,à quelque distance de la mer, au milieu d'un vaste ensemble hôtelier. On conçoit aisément les difficultés que cette situation a pu occasionner, et les limites qu'elle impose au sujet. Les tombes analysées avec leur mobilier ne représentent qu'une partie de ce qu'a été la nécropole antique ; cette dernière aurait pu occuper entre 1,5 et 7 ha, la seule limite assurée étant l'ancien lit d'un oued, à l'est de la zone.

En effet, le propos est et reste archéologique ; les renseignements sur la ville elle-même, devenue colonie romaine sous Commode, sont succintement exposés dans les premières pages qui suivent l'introduction, et on entre rapidement dans le vif du sujet. Un premier chapitre (A. Ben Abed et M. Griesheimer) donne un aperçu topographique de l'ensemble fouillé et fait apparaitre que la nécropole était, dès sa première occupation, structurée par un réseau d'enclos, de dimensions variables, desservi par deux allées parallèles, qui furent progressivement occupées par d'autres sépultures. Ce processus s'étend de la fin du I^er^ s. ap. J.-C. jusqu'à la fin du VI^e^, pour ses tout derniers emplois. L'examen des pratiques funéraires attestées sur le site pendant cette période montre leur grande diversité (inhumation, incinération primaire et secondaire), en particulier en fonction de l'âge (l'inhumation en amphore prévaut pour les tombes d'enfants). Cette diversité va de pair avec celle des formes funéraires, qui vont du simple tertre sur l'emplacement du bûcher (bustum) au mausolée, des structures souterraines (bâtière, coffre, fosse) ou des récipients destinés à recevoir les restes humains (amphores, marmites, urnes, cruches...). Encore faut-il noter que la zone fouillée correspond à des sépultures relativement modestes, et que les tombes les plus riches se trouvaient dans un autre secteur.

L'étude du matériel numismatique (212 monnaies), abordée ensuite par J.-L. Desnier, confirme les grandes lignes de la chronologie du site (avec toutefois une importante lacune entre le III^e^ et le IV^e^ s.) ; elle met l'accent sur les difficultés d'interprétation ; d'abord parce qu'il est difficile de distinguer les pièces égarées de celles qui ont été déposées selon un rituel religieux ; ensuite parce que le dépôt de ces dernières ne reflète pas nécessairement la circulation monétaire de leur époque : on trouve ainsi des pièces démonétisées depuis longtemps (c'est le cas d'un

demi shekel du IIIe s. av. J.-C.). Il s'ensuit que les monnaies ne constituent pas un indice fiable pour affiner la datation des tombes : c'est là un problème récurrent sur ce genre de sites. Le dossier de la céramique (M. Bonifay *et alii*), qui recouvre l'essentiel du mobilier découvert, couvre lui aussi la période d'utilisation de la nécropole. On y trouve certes les offrandes attendues, lampes, brûle-parfums et récipients à liquide, mais aussi des objets plus spécifiques (patères à libation, récipients miniatures). L'étude des pièces, minutieusement classées et analysées, montre une configuration originale, distincte de celles de Carthage (pourtant assez proche) ou de Nabeul. Les amphores africaines, majoritaires par rapport aux amphores italiennes, gauloises, hispaniques, ou lusitaniennes, témoignent de la vivacité des échanges à l'intérieur de la région. Mais c'est surtout la vaisselle commune qui révèle l'importance de la production locale (que l'on retrouve à Uzita et Sidi Jdidi), affirmant ainsi une forte identité régionale par rapport aux grands centres de la province. Le mobilier en verre fait l'objet d'un passage spécifique (D. Foy). Sa présence est plus marginale, et aussi plus tardive par rapport à la céramique, mais les formes sont répertoriées avec autant de minutie. Une analyse chimique confirme la provenance orientale de la pâte de verre et précise sa composition (ajout d'antimoine). Plus technique encore est l'étude anthropologique des ossements brûlés (P. Bailet), facilitée par les nouveaux procédés d'analyse et portant sur les restes encore en place dans le *bustum*, ou recueillis dans des récipients ; elle nous renseigne sur les corps eux-mêmes (âge, sexe, causes éventuelles du décès...), le mode de recueillement des ossements, dont certains sont surreprésentés dans les récipients ; ces derniers sont parfois remplis avec une économie rigoureuse et méthodique.

Cette série d'exposés thématiques est suivie, ou plutôt complétée, par un dernier chapitre, nettement plus développé (une centaine de pages) et de caractère analytique. A. Ben Abed, G. Filantropi, M. Bonifay et M. Griesheimer y exposent, à titre d'exemple, le traitement des données archéologiques de la zone ouverte sud. Les conclusions des chapitres précédents donnent toute sa signification à l'analyse, qui suit un principe chronologique. Les 29 tombes fouillées sont réparties sur les 11 phases de l'occupation de la zone, dont chacune correspond à une modification des pratiques funéraires (le tableau synoptique, p. 184, les plans polychromes et les quatre coupes illustrant la stratigraphie de la zone sont d'une aide appréciable). Chaque tombe fait l'objet d'une fiche mentionnant le type de sépulture, sa forme, et d'éventuelles remarques sur les restes en place ; le matériel est décrit à part, selon qu'il appartient aux remblais ou au mobilier funéraire, et permet de proposer une datation.

La combinaison de ces deux approches, synthétique et analytique, permet d'éviter le piège de la dispersion, toujours redoutable sur ce type de fouilles ; ainsi le dossier le plus complexe, celui de la céramique, trouve un prolongement bien venu grâce à plusieurs appendices (dont une analyse minero-pétrographique). Le lecteur est grandement aidé dans sa progression par une illustration abondante et de qualité (photographies, relevés, profils céramiques, vues axonométriques...), ainsi que par une bibliographie sélective et qui va à l'essentiel.

Cet ouvrage, à la fois respectueux des exigences de l'archéologie moderne et riche en aperçus nouveaux, dépasse de loin la simple présentation d'un bilan de fouilles : il permet, selon l'heureuse expression des auteurs, « d'esquisser une sociologie de l'espace funéraire ». On ne peut que saluer une entreprise si bien commencée.

Jean-François Croz.

K. Gruel et V. Brouquier-Reddé (dir.), *Le sanctuaire de Mars Mullo, Allones (Sarthe)* : Le Mans, éd. de la Reinette, 2003, 191 pages, 1 CD-Rom.

Cet ouvrage collectif, auquel ont participé des universitaires, des chercheurs du CNRS et des doctorants, suit et illustre une exposition elle-même tenue à l'occasion du colloque « Autour d'Allones (Sarthe), les sanctuaires de Mars en Occident » (4-6 juin 2003, Université du Maine). La volonté d'inscrire la présentation d'un site dans cette perspective plus générale (en le rapprochant par exemple des sanctuaires de Craon et de Rennes) explique l'effort constant pour accompagner le lecteur, surtout s'il est profane, dans un propos aussi spécialisé. La polychromie harmonieuse de la reconstitution proposée en première de couverture, la qualité de l'illustration photographique (comprenant des scènes de fouilles ou de restauration d'objets), les cartes des *ciuitates* de Gaule romaine, du territoire des Aulerques Cénomans et du réseau routier de ce dernier, la présentation (p. 104-105) des pierres employées (calcaire, marbre, grès), la reproduction d'outils de taille ou de levage, ainsi qu'un glossaire de termes essentiels contribuent grandement à atteindre cet objectif.

Les exigences scientifiques ne souffrent en rien de ce souci d'intelligibilité ; les résultats et conclusions de l'activité archéologique sont présentés dans leur diversité, mais avec beaucoup de cohérence. La démarche choisie y est pour beaucoup, qui permet une progression à la fois large et logique.

L'entrée en matière se fait dans le temps et dans l'espace. L'introduction proprement dite est consacrée aux Aulerques Cénomans ainsi qu'aux témoignages littéraires et archéologiques qu'ils ont laissés jusqu'à la conquête romaine (les monnaies donnent une bonne idée de leur puissance). On expose ensuite, dans le cadre d'une problématique d'acculturation, l'évolution du statut politique, administratif et religieux de leur territoire. Une deuxième étape décrit la topographie, la géologie et l'hydrographie de la zone d'Allones qu'elle situe par rapport à Vindinum (Le Mans), précision dont on perçoit d'emblée les enjeux. Sont ensuite évoquées ses premières mentions dans les textes ecclésiastiques, comme le testament de saint Bertrand en 616, ainsi que l'historique des fouilles de la zone d'Allones. Ce dernier évoque la personnalité des premiers fouilleurs, souligne les variations de l'intérêt porté au site depuis le XVIII^e^ siècle et les dommages causés par l'urbanisation, tout en mettant en évidence la richesse archéologique de la zone : une carte situe le sanctuaire des Perrières, les thermes de Pasteur, des fosses et des puits du champ d'Argenton et du Marin. Les perspectives des fouilles restent, coome on voit, largement ouvertes.

On aborde ensuite aborde l'étude du site de la Foresterie, où se trouve le plus grand édifice cultuel consacré à Mars Mullo, objet principal de la publication. Les résultats des fouilles, dont l'exposition célèbre le cinquantenaire, sont présentés de façon diachronique, ce qui permet de dégager 7 horizons, eux-mêmes susceptibles de subdivisions, et correspondant chacun à une modification de l'occupation du site.

Les structures et le matériel découverts dans les niveaux les plus anciens (horizons 1 et 2a-b, V^e^-II^e^ s. av. J.-C.) attestent d'une présence gauloise, fixée dans des bâtiments d'abord circulaires, puis rectangulaires, sans doute bordés d'une palissade et d'un fossé. Le matériel est essentiellement métallique (monnaies, bijoux, armes). La présence de lames d'épées, dont certaines sont ployées, ainsi que de fourreaux, permet d'évoquer l'hypothèse d'un ensemble à caractère cultuel, qu'on pourrait rapprocher de celui de Ribemont-sur-Ancre (Somme).

L'occupation gallo-romaine est ensuite traitée dans son détail ; elle s'étend jusqu'au IV^e^ siècle, quand la christianisation du pays paraît précipiter le déclin du sanctuaire et son démantèlement (la récupération des matériaux durera jusqu'au

XVIII^e siècle). Un fanum romano-celtique est d'abord construit dans la continuité de la période gauloise. À une première structure (de bois ?), que les monnaies permettent de situer entre la fin de l'indépendance et la période augustéenne, succède un ensemble à galerie et à *cella* carrée, sans doute surélevée. C'est à cette époque que le culte de Mars Mullo, attesté dans l'Ouest de la Gaule romaine (Craon, Nantes et surtout Rennes), est associé au culte impérial. En font foi trois inscriptions, dont deux bases de statues, que l'on peut imaginer cuirassées ou togées. Les monnaies sont variées (certaines ont été frappées par la *ciuitas* des Aulerques Cénomans, d'autres à Lyon, d'autres hors de Gaule), mais de faible valeur. Leur présence dans le sanctuaire est due à un rituel votif, ou à la vente d'une partie de la viande des sacrifices (ce qui expliquerait la rareté de certains types d'ossements animaux).

On prend ensuite la mesure des importants remaniements du II^e siècle, qui donnent au sanctuaire sa physionomie définitive. Le nouvel ensemble, qui respecte, selon l'usage établi, l'emplacement de l'ancien temple, s'élève désormais sur une terrasse rectangulaire (120 m sur 98 m) qui supporte un portique à absides, ce qui ne va pas sans un dénivelé de 5 m. sur le coté nord. Un plan permet d'apprécier l'équilibre de ce vaste programme architectural ; il est rythmé par le portique d'entrée monumental du côté est, percé de trois portes, dont celle du centre est axée sur une fontaine octogonale et le podium du temple (lui-même adossé à un léger renfoncement arrondi du côté ouest), et les deux autres sur les ailes nord et sud du péristyle. On note également de subtiles asymétries, comme l'escalier d'accès du côté nord, qui fait pendant à l'abside centrale de l'aile sud, ou l'abside ouest, isolée. Mais c'est peu à peu que le lecteur comprend les difficultés, dues au réemploi massif des matériaux, qu'il a fallu affronter pour proposer la restitution de ce temple. Si la fouille et l'interprétation de quelques éléments retrouvés ont permis de supposer que l'édifice, d'ordre corinthien, était posé sur un podium de 4 m. de haut, et que la cella circulaire est entourée d'un péristyle quadrangulaire de 6 colonnes de coté et précédée d'un pronaos à façade tétrastyle, il a fallu recourir à des parallèles existants et aux indications de Vitruve pour restituer l'élévation. La fouille a également découvert les traces du chantier de construction (en particulier un atelier de métallurgie) : son analyse ne permet pas seulement de déduire les étapes du travail (le temple a été édifié avant le quadriportique), mais aussi d'exposer un certain nombre de points thématiques (le travail de la pierre et des métaux, la maçonnerie ou la décoration pariétale). Le matériel découvert fait, au long de l'ouvrage, l'objet d'une brève synthèse, suivie d'un catalogue sélectif. Son interprétation fonde l'étude historique de l'activité du sanctuaire, dans laquelle le dossier épigraphique joue un rôle majeur, d'autant que nous connaissions peu d'inscriptions pour la *ciuitas ;* ainsi deux fragments se sont ajoutés à l'unique dédicace connue d'un notable local. Les autres inscriptions, en l'honneur d'empereurs, de sénateurs ou de chevaliers, sont très fragmentaires et difficiles à dater, mais les trouvailles récentes ont permis de reconstituer des passages essentiels d'un texte que François Bérard analyse comme un cursus sénatorial : « l'anonyme d'Allones » aurait été gouverneur de le Gaule Lyonnaise au tout début du III^e siècle.

Le matériel figuratif témoigne également de la vitalité du sanctuaire et met en jeu un répertoire iconographique varié, qui donne une idée assez précise des réceptions locales des modèles classiques : la représentation de Mars en jeune homme imberbe se retrouve sur d'autres sites gallo-romains, comme le *fanum* du Montmarte (Cl. Rolley, *Les statues du Montmarte*, dans *Bulletin de la Société d'Études d'Avallon*, 69, 1975-76, p. 43-49, fig. 1 et 2). Mais d'autres pièces permettent de supposer la présence de groupes statuaires (reprenant éventuellement des épisodes mythologiques) et en tout cas de rituels dépassant la simple célébration de la guerre, en rapport avec la chasse, l'amour ou la fécondité : le matériel en terre

cuite (enfants, Vénus, déesses-mères) est à cet égard éloquent. Le reste des trouvailles, de caractère plus profane (bijoux, reliefs alimentaires, céramique), complète cette évocation concrète du sanctuaire.

La grande originalité de cette publication tient à la présence d'un CD Rom, dont on aurait tort de croire qu'il se contente de reproduire les données du livre. En effet, s'il reprend le plus clair de l'étude du sanctuaire de Mars, il donne encore un aperçu assez complet des autres sites de la zone (les thermes de Pasteur, les puits d'Argenton et le sanctuaire de Minerve aux Perrières). Mais le support informatique offre aussi l'avantage de présenter au lecteur une série de compléments documentaires, qui n'alourdissent en rien la progression ; d'abord pour le chantier archéologique lui-même, illustré de nombreuses vues et d'extraits choisis du journal de fouilles (années 1957 et 1959). Une série de textes thématiques (monnaies, architecture, épigraphie...) permet de situer le propos de la publication dans le cadre plus général de la civilisation gallo-romaine et de bien faire apparaitre comment les grands modèles importés de Rome ont été adaptés aux besoins d'un culte local. On appréciera aussi un corpus traduit de textes anciens judicieusement choisis, ainsi qu'une bibliographie récente et fouillée.

On voit ici que les exigences austères de la publication archéologique ne sont nullement incompatibles avec les technologies nouvelles, qui sont de nature à en accroître la diffusion auprès d'un large public ; la navigation, à la fois claire et souple, permet d'aller à l'essentiel sans se perdre dans les digressions ; la progression du commentaire, matérialisée, peut être interrompue et reprise ; la qualité de l'illustration permet des aggrandissements très satisfaisants. Les possibilités offertes au lecteur dépassent donc largement la simple visite guidée et donnent ici un aperçu singulièrement vivant de l'activité des grands sanctuaires gallo-romains.

Bref, il faut souhaiter à cette initiative, comme aux femmes qui déposaient des ex-voto aux déesses-mères, une belle et nombreuse descendance.

Jean-François Croz.

Le *Nouvel Espérandieu*, tome I, *Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule*, sous la direction d'Henri Lavagne : Vienne (Isère), Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2004, Ivi et 251 pages (plus de 500 notices), 269 planches (499 figures) en noir et blanc.

Les latinistes et les antiquisants que leurs recherches ont amenés à travailler sur la culture et la civilisation gallo-romaines connaissent bien le *Recueil des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, constitué et publié à partir de 1907 par Émile Espérandieu, puis, pour les derniers de ses quinze volumes, par Robert Lantier, l'entreprise s'étant terminée en 1965, compte non tenu d'une *Table des notices et des noms géographiques* réalisés par une équipe entourant P.-M. Duval, en 1981.

Mais depuis lors, de très nombreuses découvertes sont venues s'ajouter aux quelque dix mille œuvres et fragments répertoriés dans le *Recueil*, et des travaux en grand nombre ont été publiés sur beaucoup de ces pièces. Parallèlement, les possibilités et la qualité de la reproduction photographique se sont considérablement accrues. Une refonte complète de l'*Espérandieu* se montrait donc nécessaire. Elle a été prise en charge voici plusieurs années par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui a confié à Henri Lavagne le soin d'en diriger la réalisation, cependant que l'élaboration de chaque volume était accomplie par une équipe de Professeurs d'Université, de Conservateurs de Musée, d'archéologues et de cher-

cheurs du CNRS. L'effort commun commence maintenant à porter ses fruits, avec la parution, fin 2003, du premier des nombreux volumes que comptera un ouvrage qui a reçu le nom de *Nouvel Espérandieu*. Par rapport à l'édition primitive, celui-ci se signale pour commencer par une redéfinition des objectifs, indiquée dès le titre, ainsi reformulé : *Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule*. Il apparaît donc d'emblée que la nouvelle édition confère un rôle primordial de sélection au matériau utilisé, et laisse ainsi le champ libre à des publications parallèles, concernant par exemple les sculptures sur bois, moulées dans l'argile ou coulées dans le bronze. On remarque également une ouverture de l'arc chronologique d'accueil, qui intègre désormais les sculptures antérieures à la période romaine (bien qu'elles demeurent relativement rares), dans la mesure où elles sont certainement restées offertes à la vue durant celle-ci. Le classement d'E. Espérandieu par provinces, puis par cités, a pour sa part été conservé. À l'intérieur de celui-ci, le *Recueil* commence par traiter des pièces conservées dans les musées locaux, puis procède par communes pour celles qui sont restées sur place ou qui figurent chez des particuliers.

Il est des questions qui accompagnent de manière constante un travail de cette sorte, en particulier celle du traitement à réserver aux pièces anciennement décrites, puis disparues ; le choix a été fait de les intégrer, malgré les limites que comportent leurs descriptions et l'imperfection des dessins qui accompagnent souvent ces dernières : l'utilisation prudente de ces documents peut susciter des parallèles, des recoupements et des réinterprétations, voire entraîner des redécouvertes dans des réserves demusées ou des collections particulières. En revanche, et H. Lavagne admet qu'on puisse discuter un tel choix, le décor sculpté encore en place sur des monuments tels que l'arc d'Orange n'a pas été retenu : il aurait démesurément gonflé l'ouvrage, et il existe déjà sur ces monuments de nombreuses et substantielles études de détail, dont certaines relativement récentes. Les auteurs ont de surcroît laissé en dehors du *Recueil* les sculptures relevant seulement du décor architectural, et ne montrant pas de représentations figurées.

On terminera ces observations générales en indiquant qu'à l'intérieur de certaines cités, il est arrivé qu'une ville particulièrement riche en œuvres antiques fasse l'objet d'un volume spécifique : tel est précisément le cas pour celui qui fait l'objet de ce compte rendu, et qui présente les sculptures sur Pierre de Vienne (Isère), et de ses faubourgs antiques, Saint-Romain-en-Gal et Sainte-Colombe. Plus précisément encore, ce volume est consacré au Musée archéologique Saint-Pierre, où figurent dans leur presque totalité les cinq cent une pièces qu'il décrit, exception faite de quelques-unes, isolées et perdues, qui ont été placées en annexe. L'ensemble forme une collection de sculptures en ronde-bosse de très haute qualité, et de nombreux reliefs, dont beaucoup à sujets religieux (dans une absence à peu près totale de scènes de la vie quotidienne ou de représentations de métiers artisanaux). Beaucoup de ces œuvres paraissent bien avoir été réalisées par des ateliers itinérants venus de Grèce et d'Asie Mineure (mais on ne doit pas minimiser la possibilité d'importation d'œuvres réalisées à Rome, en Italie ou ailleurs dans l'empire).

Outre les notices et la collection de photographies, le livre propose à la lecture, pour commencer, une préface rédigée par Jean Leclant, suivie par une biographie d'Émile Espérandieu (1857-1939), de la main d'Henri Lavagne, et par plusieurs contributions, les unes portant sur les perspectives du *Recueil* dans sa totalité, les autres destinées à retracer les différentes étapes dans la découverte des sculptures viennoises et celles de la présentation de ces œuvres au public. Au nombre des premières se rangent la présentation par Danièle Terrer de la base de données dite *NEsp*, dédiée à l'iconographie sculptée de toute la Gaule romaine, et destinée à accompagner la réalisation de tout le *Nouvel Espérandieu*, de même qu'un plan provisoire de répartition en volumes de la collection, ne retenant pour le moment

que ceux dont la rédaction est déjà relativement avancée : il permettra à chacun d'estimer le degré d'avancement d'un tome qui intéresserait particulièrement.

Les contributions de la seconde série commencent par une notice explicative due à Henri Lavagne, qui rappelle notamment les travaux du regretté Ernest Will sur les sculptures de Vienne. Une histoire des collections viennoises, par Roger Lauxerois, révèle l'existence de données abondantes, mais jusqu'ici délaissées, dans la documentation, sur le contexte des découvertes. Le même exposé rappelle les grandes figures qui ont marqué l'archéologie viennoise et les premières étapes dans l'élaboration de catalogues illustrés. Une introduction à la sculpture de Vienne, par Renaud Robert, met en lumière le caractère exceptionnel et unique pour la Gaule des collection viennoises, en quantité et en qualité, leur parenté étroite avec l'art « officiel » des grandes capitales provinciales et de Rome elle-même, et la part très réduite des œuvres désignées comme de facture « provinciale ». Elle se termine par un développement sur les techniques et les ateliers qui met l'accent sur le caractère beaucoup plus « international » que « provincial », pour reprendre la formulation de l'auteur, d'une partie des œuvres, et conclut sur la remarque que le qualificatif d'*ornatissima*, utilisé par l'empereur Claude à propos de Vienne, se comprend mieux à la perception de la parure exceptionnelle de celle-ci, comparable à celle des grandes villes de l'empire. On trouve enfin, sous la plume d'H. Savay-Guerraz, une note sur les roches employées : si les sculptures de Vienne ont été dans certains cas réalisées en calcaire du haut et du bas Rhône ou du Jura méridional, dans leur écrasante majorité, elles ont fait appel au marbre.

Après un sommaire, qui donnera une idée du contenu du recueil et du classement des œuvres (personnages puis scènes mythologiques, portraits, sarcophages, scènes cultuelles et triomphales, éléments d'architecture, art animalier), on arrive enfin à la partie centrale de l'ouvrage, les cinq cent une notices consacrées aux sculptures de Vienne. Le lecteur constatera immédiatement une refonte de leur contenu : elles ne se limitent plus, comme initialement, à la description d'une œuvre, mais présentent cette fois, en plus de celle-ci, un commentaire enrichi de comparaisons (dans le texte ou dans des notes), d'indications stylistiques, et, quand la chose est possible, d'une datation argumentée. Le contexte de la découverte, chaque fois qu'on le connaît, est traité comme une donnée fondamentale. Enfin, un renvoi bibliographique signale les principales publications concernant la pièce. Bref, chaque sculpture fait l'objet d'une étude approfondie, quoique resserrée dans son ampleur, et d'un dossier à jour au moment de la rédaction. Succédant à ces notices, figurent trois annexes regroupant quarante-sept fragments de personnages dont la provenance est connue, vingt fragments à l'identification incertaine, et divers autres, non identifiables. Ces annexes précèdent une bibliographie abondante, une table de concordance entre les différents recueils et inventaires, un très utile index iconographique, et deux plans de Vienne (la ville antique, la localisation des principales découvertes dans la ville actuelle).

Ensuite viennent les planches : pas moins de cinq cents photographies en noir et blanc. On appréciera le complet renouvellement de cette illustration, qui décevait un peu, il faut en convenir, dans l'édition primitive. Maintenant placée sous les signes conjoints de l'abondance et d'une très haute qualité, elle force l'admiration. Pour les pièces les plus importantes, les auteurs ont même pu insérer plusieurs clichés, effectués sous les angles les plus parlants, et parfois reproduits en pleine page. Qu'on nous permette de recommander tout particulièrement, autant pour la beauté de l'œuvre que pour sa mise en valeur par la photographie, un Apollon archer (notice 4 et planches 5-8), une tête de Minerve (notice 54 et pl. 54-57), et un buste féminin (notice 150 et pl. 151-152). Un seul regret à formuler, celui qu'on

n'ait pu éviter, sans doute pour des raisons matérielles, de séparer les notices et des photographies qui les illustrent.

Ce volume ne restera pas longtemps unique : d'autres, très avancés, sont déjà annoncés : *Lyon, les Leuques, Rouen et les Véliocasses*... Mais dès maintenant, à partir de celui sur Vienne, il est permis de parler d'un modèle de réussite, et d'un échantillon prometteur pour une collection dont le prestige se mesurera aussi au nombre élevé des volumes qui la composeront. La tâche est stimulante pour les équipes locales qui les réalisent. L'entreprise, au demeurant, s'annonce de longue haleine pour son directeur.

Robert Bedon.

Alain Bouet, *Les thermes privés et publics en Gaule Narbonnaise*, volume I-*synthèse* (annexe d'Isabel Figueiral), volume II-*catalogue*, collection de l'École Française de Rome, 320 : Rome, École Française de Rome, 2004, 416 pages, 261 planches, 39 photos noir et blanc hors-texte (volume I), 381 pages, 278 planches, 4 photos noir et blanc hors-texte (volume II).

Ce gros ouvrage, qui est l'édition remaniée d'une thèse soutenue en 1996, présente en deux forts volumes une étude absolument exhaustive des thermes gallo-romains, publics et privés, de la Gaule Narbonnaise. Pour une période qui s'étend du IIe siècle avant J.-C. au VIe siècle après, elle recense en effet tout ce qu'on peut aujourd'hui connaître des 218 sites actuellement fouillés sur ce vaste territoire ; le phénomène des thermes est donc envisagé dans sa globalité et l'étude comble un manque, puisque seuls quelques sites avaient été présentés dans des ouvrages plus généraux et que les thermes privés n'avaient pratiquement jamais été systématiquement pris en compte.

Dans le premier volume, après avoir rapidement rappelé les grands principes du bain et leur évolution de l'influence grecque à la présence romaine, l'auteur s'efforce d'abord d'établir, en tenant continuellement compte de la chronologie, une classification des plans des différents espaces autour desquels s'organisent les thermes de la Gaule Narbonnaise. Les bâtiments sont alors comme démontés et les différentes catégories de salles systématiquement décrites, datées, comparées et au besoin discutées, depuis les plus classiques (*apodyterium*, *frigidarium*, *caldarium*, *tepidarium*, *destrictarium* et *laconicum*) jusqu'aux latrines, en passant par toutes les pièces chauffées, les espaces de service, les aires découvertes et même les structures non maçonnées dont il ne reste souvent que très peu de choses. Il devient alors possible d'établir une classification plus synthétique en se fondant sur les itinéraires proposés aux usagers (rétrograde, semi-rétrograde et semi-circulaire, circulaire et symétrique) et sur les conséquences qu'ils entraînent pour la disposition d'ensemble et le plan des bains. Partant d'un corpus complet, c'est-à-dire assez disparate, puisque les grands thermes publics et les petits thermes de *uillae* figurent les uns près des autres dans le détail de l'analyse, cette classification ne peut être entièrement satisfaisante ; elle permet cependant de montrer que la Gaule Narbonnaise n'a accepté les grandes nouveautés qu'avec beaucoup de prudence et a toujours conservé des traces très fortes de son long passé thermal : l'itinéraire circulaire n'y apparaît, par exemple, que peu fréquemment et seulement à basse époque.

Les thermes ainsi présentés, une seconde partie s'intéresse aux deux éléments indispensables à leur vie : l'eau et le feu. C'est alors tout le fonctionnement technique des établissements de bains qui est analysé : pour l'eau, alimentation, arrivée, circulation, évacuation, pour le feu, *praefurnia*, combustible, chambres de

chauffe, hypocaustes, cheminées et même ouvertures et lutte contre les déperditions de chaleur. Outre la diversité des systèmes d'alimentation en eau et le constant souci d'isolation thermique, un des intérêts de cette étude est de montrer que certains établissements devaient bien souvent manquer d'eau ou de chaleur et ressembler ainsi aux bains de Lupus dont Martial dénonce l'inconfort.

Il reste en effet à replacer dans les thermes le public qui les fréquente. Une troisième partie, plus brève et plus disparate, évoque d'abord le sport, les soins médicaux, les sanctuaires, le financement, la gestion, la fréquentation des thermes publics et la place des bains dans la ville, la *domus* et la *uilla*, avant de retracer pour finir l'évolution générale de ces constructions en Gaule Narbonnaise depuis leur apparition dans le dernier quart du IIe siècle avant J.-C. jusqu'à leur progressive disparition au cours des Ve et VIe siècles.

Ce premier volume tire toute sa substance de données que le second regroupe sous la forme d'un catalogue descriptif comportant pour chacun des 218 sites une identification, une datation, une analyse descriptive qui tient compte des différents états des lieux, une discussion et un renvoi à la bibliographie générale.

Dans le premier volume, les schémas, les plans et des cartes montrant la situation en Gaule Narbonnaise de certains éléments viennent encore renforcer la précision de l'analyse et l'extrême clarté de l'ensemble ; dans le catalogue ces plans et ces schémas tiennent rigoureusement compte de l'état des fouilles et de la chronologie. Loin de considérer que ce désir de précision est obsessionnel, comme le redoute l'auteur, on ne peut qu'être frappé par la richesse et la clarté d'une étude où chaque détail est analysé, situé et finalement réintégré dans l'ensemble auquel il appartient ; l'inévitable reprise d'un élément dans une partie puis dans une autre ne fait jamais répétition, mais donne plutôt l'impression d'un méticuleux tissage. En même temps, ce qui pourrait n'être qu'une aride étude archéologique s'enrichit d'une réflexion sur la vie quotidienne qui clôt le premier volume, mais était déjà présente dans la description des salles ou la présentation des techniques concernant l'eau et le feu. Ce travail ne se limite cependant qu'en apparence à la Gaule Narbonnaise. Un recours continuel aux sources écrites, à l'épigraphie et à la comparaison avec d'autres sites lui permet en effet de dépasser très largement les limites relativement étroites qu'il s'était imposées. Il réussit ainsi le tour de force d'être à la fois un ouvrage fondamental pour la connaissance des bains en Gaule Narbonnaise, notamment en ce qui concerne la diffusion des plans, et un ouvrage de référence pour une connaissance plus générale de ce type d'établissement ; la consultation de l'index des noms de lieux est à cet égard édifiante.

Une bibliographie très complète, une utile série d'index et, en annexe, une intéressante étude due à Isabel Figueiral (*La* uilla *de la Vautubière à Coudoux : les combustibles utilisés dans la zone des thermes*) complètent ce très remarquable ouvrage.

A. Malissard.

Technology, ideology, water : from Frontinus to the Renaissance and beyond, Papers from a conference at the Institutum Romanum Finlandiae, May 19-20, 2000, edited by Christer Bruun and Ari Saastamoinen, Acta Instituti Romani Finlandiae, vol. 31 : Roma, 2003, 288 pages avec illustrations, deux planches en couleur.

L'objet du colloque organisé les 19 et 20 mai 2000 par l'Institutum Romanum Finlandiae était de faire le point sur l'influence que les technologies et les idéologies

romaines ont exercé, du Moyen Âge au début du XVII^e siècle, sur les adductions, les usages et les législations de l'eau. Un accent particulier, mais non obligatoire, devait être mis sur la survie du *De aquaeductu Vrbis Romae* de Frontin. Les dix communications que rassemble cet ouvrage répondent à la question en l'abordant sous des angles divers où l'histoire, l'étude des textes et l'archéologie tiennent une place essentielle.

La communication de Ari SAASTAMOINEN (*The Literary Character of Frontinus'* De Aquaeductu) s'attache d'abord à définir les intentions et l'audience du traité de Frontin, qui pourrait être rattaché (ce qui est discutable) au genre plus général du *commentarius*. Il en ressort qu'il ne s'agissait sans doute que de notes de travail qui ont été partiellement et rapidement mises en forme par le curateur en vue d'une publication faite à des fins didactiques et politiques. Le texte de Christer BRUUN (*Frontinus and the « Nachleben » of his* De Aquaeductu *from Antiquity to the Baroque*) retrace ensuite le destin du *De aquaeductu Vrbis Romae*, de sa publication jusqu'à la résurrection des aqueducs au temps des papes Sixte V et Paul V. Recopié une première fois en 1137 par Diaconus, puis de nombreuses fois à partir de 1432, le traité a trouvé un certain écho dans la législation du Moyen Âge, il a été très lu à partir du XVI^e siècle, comme le prouve, au début du XVII^e, la confusion très caractéristique entre l'*aqua Traiana* et l'*aqua Alsietina*, mais son influence sur l'hydraulique de la Renaissance est plus faible, ce qui peut certainement s'expliquer par le caractère plus prescriptif que descriptif de l'ouvrage. En étudiant de près l'approvisionnement en eau de Rome sur une période qui s'étend de 600 à 1000, la communication de Robert COATES-STEPHENS (*The Water Supply of Early Medieval Rome*) complète utilement la précédente. Si des échos du traité se font entendre dans le vocabulaire administratif de cette époque, ils sont lointains, incertains et bien moins nets en effet que ceux que Christer BRUUN avait retrouvé dans les textes de la Renaissance.

Les sept communications suivantes perdent souvent la trace de Frontin et s'intéressent plutôt à l'héritage qu'a laissé Rome dans le domaine de la maîtrise de l'eau. En utilisant des sources littéraires et archéologiques et en étudiant successivement chadouf, noria, saqqiya, sanya et qanat, Andrew I. WILSON (*Classical Water Technology in the Early Islamic World*) montre que les Arabes ont développé durant le Moyen Âge des technologies que les Romains avaient déjà introduites en Espagne ou en Afrique du Nord. Cette étude générale est comme illustrée par la communication de André BAZZANA (*Approvisionnements hydriques et maîtrise de l'eau dans l'al-Andalus du X^e au XV^e siècle*) qui décrit, en s'appuyant elle aussi sur les textes et sur l'archéologie, l'hydraulique agricole et urbaine de l'Andalousie d'avant la reconquête. Quittant le monde arabe, Klaus GREWE (*Technologie-Transfer von der Antike in das Mittelalter am Beispiel der Wasserversorgung*) trouve en quelque sorte le fil rouge qui relie l'antiquité romaine à l'époque médiévale dans les canalisations qui alimentent les baptistères et les monastères d'Europe, et la contribution de Lucio RICCETTI (*Orvieto e l'acqua nel Medioevo. Propaganda, tecnica, maestranze*), qui donne une vue très complète de l'alimentation en eau d'Orvieto pendant le Moyen Âge, souligne aussi la continuité qui semanifeste d'une époque à l'autre. Giuliana FANTONI (*Tradizione e innovazione nel governo delle acque a Milano nel secolo XV*) étudie en outre dans le détail l'administration des eaux de Milan au XV^e siècle et Meri VUOHU (*Water Supply as Part of Urban Hygiene in Fifteenth-century Treatises on Architecture*) montre la part que prennent, dans les traités d'architecture de la même époque, la maîtrise de l'eau et les soucis d'hygiène publique. Pour finir, le retour de l'hydraulique antique à la Renaissance et au début du XVII^e siècle est brillamment décrit par Leonardo LOMBARDI (*L'ingegneria idraulica romana rivisitata in epoca rinascimentale e*

barocca) à travers les exemples que fournissent la villa d'Este, les automates ou l'usage retrouvé des siphons. Tout démontre ainsi qu'au cours de siècles plus obscurs, les connaissances antiques n'ont jamais été totalement perdues.

Ces communications sont résumées, commentées et complétées dans une belle introduction de Christer Bruun (*Tradition and Innovation*), qui souligne l'unité d'un ensemble dont se dégagent souvent d'intéressantes perspectives de recherche. Les photos, les plans et les cartes illustrent les textes à vocation archéologique, des index facilitent la consultation, et une riche bibliographie est à trouver dans les notes.

A. Malissard.

Épigraphie. Numismatique.

L'Année Épigraphique 2000, sous la direction de Mireille Corbier : Paris, P.U.F., 2003, 913 pages.

Nous rendons compte de ce volume avec un peu de retard ; les livraisons de l'*AÉ* sont de plus en plus volumineuses : fréquence des découvertes et nouvelles lectures, bien entendu, mais aussi analyses détaillées de tous les ouvrages généraux qui traitent d'épigraphie, d'une manière ou d'une autre. Personne ne se plaindra de cette abondance, pas plus que de l'esprit critique, toujours en éveil, des nombreux recenseurs qui collaborent à l'entreprise. Leurs réactions, signalées par la présence de crochets droits, dénotent une acribie et une érudition qui prend souvent de court les auteurs de la publication recensée ; avec une belle franchise, la théorie de l'un d'eux (n° 634) est qualifiée de « saugrenue » — et elle l'est en effet : on aime cette spontanéité, qui fait si souvent défaut dans les publications universitaires.

La récolte publiée par l'*AÉ* 2000, tout en étant assez semblable à celles des années précédentes, se distingue par quelques traits, dus sans doute au hasard des découvertes autant que des publications. Ainsi, ce nouveau volume présente sensiblement moins de diplômes militaires que les précédents ; et l'on note la présence de quelques diplômes en latin. La chronologie des inscriptions fait le grand écart : ici, on donne une nouvelle interprétation d'un texte perdu (Italie, *regio* IV, n° 414) datant de 171 av. J.-C. ; ailleurs, deux textes semblent pouvoir être datés entre 153 et 89 av. J.-C. (*regio* X, n° 612-613) ; mais on trouve aussi une inscription en l'honneur d'un bienfaiteur d'Amisos de 435 apr. J.-C. (n° 1356), et une autre, de Sardes (n° 1380), datée du 27 avril 459 apr. J.-C.

La variété des supports n'a d'égale que celle des textes eux-mêmes. Tout y passe : tuyau de plomb (Rome, n° 209), lingot de plomb (n° 784), plaques de plomb pour les *defixiones* (n° 795, 925) ; empreinte en négatif d'un tuyau de plomb inscrit, dans un bloc de mortier en tuileau (n° 961) ; plaque de terre cuite ayant servi de moule pour des balles de fronde (n° 974) ; timbres de tuiles (n° 810, 831) ; graffites avant cuisson sur de la céramique sigillée (n° 987-995) ; jeton en étain du culte de Mithra (n° 978) ; manche de casserole (n° 1007) ; inscriptions peintes sur des amphores (n° 1124-1132 et 1154-1168) ; vase en verre doré (n° 1215) ; reçus sur ostrakas (n° 1556-1574) ; mosaïques (n° 358) ; sans compter, naturellement, l'immense majorité des inscriptions sur pierre qui constituent la base même du matériel épigraphique.

La plupart des inscriptions étudiées étaient déjà bien connues et ne donnent lieu qu'à des relectures ou à des corrections plus ou moins partielles ; d'autres proviennent de fouilles ou de la démolition d'édifices dans lesquelles elles étaient encastrées. Mais il est des cas plus curieux. Le n° 639, inventorié au *CIL*, a été